

Promenade sur les pas de Violette Leduc, à Chevreuse. (Juin 2022)

Un dimanche de juin 2022 dix ami.e.s partent pour un parcours dans la vallée sur les pas de Violette Leduc, pique-nique, conversations enjouées et rires aux éclats... Arrêts, concentrés tout à coup. Anaïs a justement découpé de nombreux passages de *La Bâtarde*, de *La Chasse à l'Amour* et d'autres œuvres encore pour qu'à chaque station devant un monument ou un paysage évoqués par Violette nous puissions lire à haute voix ce qu'elle en écrivait...

Depuis les années 1930, Violette Leduc aime à passer ses dimanches à Chevreuse, accompagnée de ses amies dont elle parle dans *La Bâtarde* : Julienne et « Musareigne » en particulier : un trio de jeunes femmes enjouées et cultivées, s'évadant le temps d'un pique-nique et d'un fou rire loin des contraintes quotidiennes.

« *Nous galopions sur un lac de marguerites blanches, nous perdions la tête avec Julienne pour le champ de muguet au-dessus des rochers de la Mer de Sable. Les trois grâces (nous nous appelions ainsi) rentraient à Paris enrichies. Gif, Bures-sur-Yvette, Chevreuse, Saint-Lambert, Saint-Rémy, Port-Royal, Eve, le métro, la gare du Nord, la gare Saint-Lazare, les gâteaux du village le dimanche... Nous cherchions à midi un verger abandonné, nous trouvions ce carré de la providence, nous déballions notre casse-croûte. Musaraigne mâchait le pain mie, la biscotte, des sandwichs. Mais elle éclatait de rire pour mon saucisson à l'ail que je balançais sous son nez. Julienne buvait le soleil. Nous divisions, nous additionnions nos dépenses ; je me moquais de la pitié de Musaraigne, je la torturais, je la faisais pleurer.* » (*La Bâtarde*, L'Imaginaire, p. 326)

Le regard de Violette Leduc s'aiguise et le parcours dans la vallée est guidé par les lectures des lettres de Van Gogh, tout comme s'impriment en filigrane les tableaux du maître sur les paysages d'Auvers-sur-Oise.

«*Elle et Julienne me parlèrent de Vincent Van Gogh. Julienne me prêta ses Lettres. Je te cacherais, lecteur, un des plus grands moments de mon existence : Van Gogh, les Lettres de Van Gogh. Assis sur son trône de gloire, je veux qu'il crache sur la société qui l'a assassiné.* » (ibid)

Ces moments d'amitié pure entre filles, elle en parle de nouveau dans *La Chasse à l'Amour* avec une immense nostalgie car l'une des amies est morte. Dans les feuillets coupés que j'ai consultés à l'IMEC de longs passages sont consacrés aux amies absentes :

« *Me voici encore à Saint-Rémy, un dimanche à midi. Julienne est morte, Musareigne préfère ne pas me rencontrer. Notre saucisson n'a pas changé. (rature) yeux blancs. [Nous sortions de la gare en riant. Notre avenir, un verger. Il était prêt. Les Abeilles et les papillons s'affairaient autour de notre nappe : un/du brouillard bleu sur de l'herbe. <Trois> insouciantes. (virgule barrée) Une amitié éternelle-reposante. Je leur donnais toute ma gaieté avec dans mes pitreries. La vie et la mort nous ont séparées. Je sors de la gare, un oiseau agonise et il se débat dans ma gorge.* » (Feuillets insérés dans le cahier 6, IMEC)

« *Il y a eu la guerre, le cours d'eau est toujours frêle le long du troupeau, le bruit de l'eau très entreprenant. La fièvre de Musareigne montait déjà pour quelques pâquerettes. Je buvais un peu de gros rouge à la bouteille. Elles marchaient à reculons pour mieux me voir, elles étaient horrifiées. Vous me crispiez, je vous aimais d'amitié, je (illisible barré) partais au ciel comme un ballon dirigeable. Vous m'avez quittée, et, vous absentes, il a fallu vous quitter, faut je dois vous quitter.* » (ibid)

Dans ce même ouvrage, la promenade à Chevreuse devient une cure, car Violette sort d'une intense période dépressive liée à la censure de la première partie de son roman *Ravages*, paru en 1955. Les promenades dominicales à Chevreuse se feront désormais en solitaire... Du moins le croit-elle.

Violette toujours en quête d'une autre beauté, celle des tableaux demande à plusieurs habitants de Chevreuse où se trouve un restaurant qui, lui a-t-on dit, exposerait des tableaux de peintres locaux. Personne ne peut lui répondre aussi s'installe-t-elle dans la buvette du village :

« *Aujourd'hui je suis venue pour un restaurant avec des tableaux accrochés aux murs. Je m'acharnai en vain. Les vieux, assis sur le seuil de leur porte, ne le connaissaient pas. Un restaurant avec des toiles, c'est le seul dans Chevreuse. À Chevreuse ? Y'a pas ça ici. On vous a induit en erreur. On ne connaît pas, on ne voit pas. Vous vous fatiguez pour rien. Voyez ailleurs. C'est peut-être à Saint-Lambert. Non, à Chevreuse. Les jeunes, en croupe sur les motos, riaient : ça n'existait pas, c'étaient des inventions. Les jeunes me troublaient avec leur brutalité. Ils partaient danser dans un autre village, je n'avais pas déjeuné. Si j'entrais dans la buvette ? »*

C'est là qu'elle rencontre René, un jeune maçon (il a près de trente ans de moins qu'elle). Entre eux, le coup de foudre et, pour la solitaire que Violette fut, taraudée par ses amours impossibles : Simone de Beauvoir, Jean Genet, Jacques Guérin, c'est l'irruption du réel incarné par un homme de chair et d'os, troublant par sa

beauté simple et virile.

« Je le vis d'abord dehors. Il appuyait le guidon de son vélo de course contre le mur. Il entra en familier de la maison. Ensuite il avança entre les tables, le regard droit. Hauteur et détachement. Ses yeux bleus frappaient. Deux boucles de cheveux châains à peine formées empiétaient sur le front. Ce sont de ces visages inhabituels. La ligne droite triomphe avec un regard. L'os du nez est impeccable de netteté. Irruption d'un musée dans un café. Une tête sculptée en déplacement. Visage vivant, cependant. Le buste était moulé dans un maillot de corps hardiment découpé. Les bras bronzés, deux orgueilleux sans biceps apparents. Je me souvenais de ses chaussettes noires qui montaient jusqu'au milieu des mollets, de ses grosses chaussures acajou couvertes de poussière quand il avait tourné le guidon vers le mur avec un geste d'expert. Si le haut était exceptionnel, le bas était plutôt grotesque malgré la perfection des mollets. Les chaussettes tirées avec des jarretelles invisibles étonnaient. Un homme s'était mis à l'aise au-dessous d'une tête de statue grecque. J'étais confuse. » (ChA, p. 145)

Ensemble ils retourneront à Chevreuse avant de vivre une liaison orageuse et décevante, à Paris.

« Il [René] ma prise dans ses bras. J'étais enfermée, j'écoutais mon cœur battre. Pas de caresses, pas de baisers. Rapprochés. Deux bras refermés. Son univers absorbe le mien. Je suis à l'intérieur d'un soleil. Debout, l'un devant l'autre. Un corps sur le mien, et me voici aveugle, sourde, muette, réconciliée avec le vide, tout peut commencer. Sa force, le fini de son étreinte. Nous avons dû nous attendre pendant des siècles pour nous serrer ainsi. Il me prenait dans ses bras avec loyauté. Des retrouvailles, pourtant il n'y avait rien eu avant. C'est l'égalité. Il oublie que je suis une femme, j'oublie qu'il est un homme, je serre mon bien le plus précieux. Au revoir Île-de-France, à plus tard, je ferme les yeux, deux bras me serrent, je suis en sûreté. Il me serre et ne dit pas un mot. » (ChA, p. 161)

En effet, l'écrivaine et le maçon forment un couple étrange et entre eux la véritable barrière n'est pas celle de l'âge mais celle de l'écart social.

« - Vous écrivez ? Vous auriez pu me le dire !

Il m'en veut. Un gouffre est entre nous. Je l'ai déçu. Je comprends pourquoi j'étais mal à l'aise en entrant avec lui dans ma chambre. Je ne suis pas la petite brodeuse dans la prairie sur la route de Chevreuse [...] » (Ch.A, 175)

« J'avale mon verre de Martini en une gorgée. René me juge. Je suis une femme sophistiquée loin de Chevreuse et de Saint-Rémy » (ChA, p 191)

Amitiés disparues, amour inespéré mais fugace, Chevreuse est le théâtre du souvenir, une bulle de bonheur dont Violette Leduc émaille le récit de sa souffrance tout au long de la trilogie autobiographique et, parfois, dès ses premiers écrits. Chevreuse, ses petits ponts, son château médiéval, ses sentiers forestiers et... l'Yvette qui serpente : Violette se souvient et, comme parfois dans son œuvre, ces lieux parcourus ont valeur de paradis perdus.

Mireille Brioude.